

europa

Revue mensuelle fondée en 1923
sous l'égide de Romain Rolland

Parmi ses animateurs :

Pierre Abraham, Louis Aragon, Jean-Richard Bloch,
Jean Cassou, Paul Éluard, Jean Guéhenno, Elsa Triolet.

Comité d'Europe

Michel Apel-Muller	Vénus Khoury-Ghata
Henri Béhar	Alain Lance
Michel Besnier	Daniel Leuwers
Roger Bordier	Francine de Martinoir
Bernard Chambaz	Henri Meschonnic
Francis Combes	Jean Métellus
Gérard de Cortanze	Henri Mitterand
Michel Delon	Gérard Noiret
Charles Dobzynski	Jean-Baptiste Para
Pierrette Fleutiaux	Marc Petit
Pierre Gamarra	Lionel Ray
Jacques Gaucheron	Léon Robel
Raymond Jean	Bernard Vargaftig

Président du comité : Pierre Gamarra

Rédaction en chef : Charles Dobzynski, Jean-Baptiste Para

Réception à la revue : sur rendez-vous

Publié avec le concours du Centre National du Livre

CONDITIONS D'ABONNEMENT

France : un an 75 € ; six mois : 43 €

Autres pays : un an 105 €

Les manuscrits non insérés ne sont pas retournés.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Rédaction et Administration :

4, rue Marie-Rose, 75014 Paris.

Téléphone & télécopie 01. 43. 21. 09. 54

Métro : Alésia / Bus : 28, 38, 62, 68.

Courriel : Europe.revue@wanadoo.fr

Site internet : <http://www.europe-revue.info>

CCP La Source 39 26716 K à l'ordre d'Europe

IBAN : FR 32 20041 01012 3926716K033 07

BIC : PSSTFRPPSCE

ISSN 0014-2751

Directeur de la publication : Charles Dobzynski

86^e année — N° 949 / Mai 2008

SOMMAIRE

T. W. ADORNO / ERNST BLOCH

Michael LÖWY et Max BLECHMAN	3	Négativité et utopie.
Pierre FURLAN	6	Ernst Bloch incognito.
Claudio MAGRIS	11	Du côté de Sancho Pança.
Arno MÜNSTER	15	De l'amitié à la polémique.
Ernst BLOCH et Theodor W. ADORNO	37	Il manque quelque chose...
Christophe DAVID	55	Adorno et la conception blochienne de l'utopie.
◆		
Laura BOELLA	65	Une philosophie vécue.
Jack ZIPES	75	Un regard éclairé sur les contes de fées et le désir d'utopie.
Jean LACOSTE	84	Ernst Bloch et <i>Faust</i> , la lecture paradoxale.
Michael LÖWY	96	Lumières du romantisme chez Adorno et Bloch.
David MUNNICH	109	Ernst Bloch et la théologie de l'action.
◆		
Stathis GOURGOURIS	119	Dialectique lyrique.
Max BLECHMAN	138	« Pas encore ». Adorno et l'utopie de la conscience.
Gérard RAULET	157	La mélancolie de l'exaucement.
Lucio CORTELLA	185	La théorie critique de la dialectique à la dialogique.
◆		
Carlo MIGLIACCIO	209	La musique et la possibilité future d'un monde authentique.
Olivier REVAULT D'ALLONNES	217	Qu'y a-t-il de social dans le système tonal ?
Guy GIRARD	226	Les thermomètres sur des hallebardes.
Elisabeth LENK	238	L'espoir n'est pas le souvenir conservé.
T.W. ADORNO et Elisabeth LENK	250	Deux lettres.

JEAN-FRANÇOIS LYOTARD

Aliocha WALD LASOWSKI	255	Signé Lyotard.
Jean-François LYOTARD	261	De bons vieillards que j'ai connus.
Gilles DELEUZE	264	Lettre à Jean-François Lyotard.
Anne TOMICHE	265	Le philosophe, l'œuvre littéraire et la psychanalyse.
Avital RONELL	274	Ravages de l'impossible.
Robert HARVEY	284	Témoignité.

TÉMOINITÉ

Un bref texte sec que Samuel Beckett écrit en français en 1969 s'intitule « Sans ¹ ». L'auteur entreprend de le traduire dans sa langue maternelle. Le résultat est « *Lessness* », qui paraît d'abord en revue au cours de l'été 1970 ². En quatrième de couverture d'une édition anglaise ultérieure, Beckett offre ces rudiments du scénario : « quelque chose à voir avec l'effondrement d'un refuge quelconque [...] et la situation du réfugié qui s'ensuit ». La situation de ce réfugié, que Beckett imagine, est celle du survivant du pire désastre. Le survivant est en vie, mais il est amoindri au point où la communauté avec autrui n'est plus qu'une infime possibilité.

« *Lessness* » — l'état d'être amoindri, rabougri — ne peut se dire en un seul mot en français. « Sans » traduit bien le suffixe « *lessness* » lorsqu'il s'emploie pour une foule d'expressions d'état comme « *pennilessness* », sans le sou. Mais il n'y a pas d'équivalent de « *lessness* » — sauf à proférer un néologisme disgracieux, comme « moinité ».

*

Qu'en est-il du témoin, après Auschwitz ? Voilà la grande question que Jean-François Lyotard ne cesse de traiter dans *Le Différend* et qui constitue le fil conducteur majeur de son livre. Pour répondre à cette question, il faut passer par l'itinéraire du témoin exemplaire qu'est Primo Levi. En suivant l'analyse de Primo Levi, on découvre que « témoin » est un état d'être en manque d'intégralité. Ce manque est infime. Et cette intégralité s'entend dans le sens mathématique : le survivant d'Auschwitz n'approche l'état de témoin intégral que de façon asymptotique. Il y a toujours un écart minimal entre lui et l'être du

témoin. En usant à nouveau d'un néologisme passablement ingrat en français, on pourrait appeler « témoinsité » le fait d'être en état d'être témoin. Or, c'est précisément la possibilité d'un renouveau de « témoinsité » que Jean-François Lyotard explore dans *Le Différend* et dans toute son œuvre postérieure.

Considérons le jeu asymptotique — la « moinité » qui sépare Primo Levi des Juifs exterminés, de ceux qui ont vu l'*Endlösung* de l'intérieur. Si l'on considère comme définitive la description du témoin que fait Primo Levi dans *Les Naufragés et les rescapés* (1986) et si on la compare avec ce qu'il avait écrit en 1947, dans *Si c'est un homme*, on peut être tenté de conclure que l'écart entre témoin survivant et témoin « intégral » n'est pas asymptotique, mais gigantesque. C'est qu'à l'écart « suffisant » permettant au témoin qui peut témoigner de porter témoignage (Levi) sur ce que fut le sort des « témoins intégraux », se substitue un écart qui ne satisfait pas à ce que Lyotard identifie comme consistance réaliste dans *Le Différend*. En effet, si Primo Levi peut écrire en 1947 qu'à Auschwitz il a « touché le fond ³ », comme tous les autres *Häftlinge*, il affirme quarante ans plus tard que c'est précisément parce qu'il n'a pas « touché le fond ⁴ » qu'il a pu être un témoin témoignant.

La contradiction dont il est la proie peut à peine être imaginée. Dans l'écart qui permet à Lyotard d'entrevoir la possibilité d'un témoin après Auschwitz, il s'agit pourtant, précisément, d'imagination. Le sujet qui peut se ressaisir après un désastre a besoin d'imagination pour maîtriser l'excès de jeu, le trop grand écart. Cet excès, Primo Levi l'exprimait ainsi en 1986 : « Je le répète : nous, les survivants [*i superstiti*], ne sommes pas les vrais témoins. [...] Ceux qui ont vu la Gorgone [...] les engloutis [sont les] les témoins intégraux ⁵ ». C'est dans cet écart conceptuel que Primo Levi donne l'amorce de la théorie du témoin la plus prometteuse pour la philosophie d'aujourd'hui.

Et, comme Primo Levi nous l'enseigne, une distinction — quelque chose qui risque à tout moment de devenir abîme ou, en terminologie lyotardienne, un *différend* — est inhérente à toute situation qui exige un témoin. Cette distinction, je la nomme *témoinsité* ou, mieux, « *witnessness* » ⁶. La *témoinsité* serait la passibilité qui consiste à ouvrir ses oreilles mentales au *différend* entre un témoin intégral (mort ou muet) et le témoin vivant et loquace que je suis en passe de devenir. En état d'écoute, le sujet assujéti à la témoinsité devient la chambre sourde de ce *différend*. En collaboration avec l'imagination créatrice, la témoinsité est la capacité d'anamnèse vis-à-vis d'un événement au bord de l'oubli.

La figure du témoin dans *Le Différend* va se présenter sous quatre aspects. Un composite constructible à partir de ces esquisses serait la renaissance post-Auschwitz du témoin ; sa « témoinité » refaite à neuf reste en suspens mais non pas en souffrance. « *Witnessness* » serait une résistance, la résilience d'une figure face à la fragmentation chaotique. Cette résistance mime l'enchaînement des phrases. Cette résistance se reproduit à même la figure qu'offre l'enchaînement comme espoir.

Ces quatre aspects du témoin dans *Le Différend* pourraient s'identifier ainsi : 1° le témoin « traditionnel » (*testis*) dans son rôle de tiers (*terstis*) ; 2° un témoin à la fois avec et sans réalité ; 3° le témoin en tant que communauté minimale, ou « petit "nous" » ; 4° un témoin à l'œuvre à la charnière écriture-lecture.

« On vous apprend que des êtres humains doués de langage ont été placés dans une situation telle qu'aucun d'eux ne peut vous rapporter maintenant ce qu'elle fut. »⁷ D'entrée de jeu, Lyotard convie l'imaginaire agile de son lecteur à se placer dans un contexte qui devrait lui être familier. Mandaté et assermenté, le témoin a un rôle absolument essentiel à jouer ici. Mais c'est là que « notre » tradition du témoin révèle sa vulnérabilité. Être un tiers (*terstis*) le jour du témoignage signifie que celui qui prétend être témoin (*testis*) n'a pas fait l'expérience de la coïncidence exacte de l'événement sur sa personne. Son corps en est revenu. Il n'a subi l'événement que partiellement parce que, *précisément*, il y a survécu. C'est justement parce que « notre » tradition du témoin est celle d'un *testis* doublé d'un *terstis* — forcément survivant — que son témoignage est jugé irrecevable selon les règles du jeu réaliste.

L'argument négationniste est aussi immuable que la condition du témoin « traditionnel » dans son rôle de tiers : « Je n'accepte comme *témoin* qu'une victime de cette chambre à gaz ; or il ne doit y avoir, selon mon adversaire, de victime que morte, sinon cette chambre à gaz ne serait pas ce qu'il prétend ; il n'y a donc pas de chambre à gaz. »⁸ Avec, comme résultat, que le témoin est relégué à son silence d'avant la tentative de témoignage « traditionnel ». Et, en dépit de l'éloquence passionnée de Lyotard en faveur de l'inclusion du silence dans le monde des phrases, en dépit de l'éloquence « réelle » du silence, ce témoin n'est guère plus que le signe d'un tort entériné par le poing du pouvoir dorénavant réifié en jugement dernier.

Au lieu de monter une attaque frontale contre le négationnisme, Lyotard procède à une critique acharnée des courants philosophiques qui ont servi et servent toujours à prêter légitimité aux formes familières

de la justice. En équilibriste pris dans la mêlée, la figure du témoin se maintiendra le temps qu'il faudra pour que Lyotard puisse achever son éreintement du rationalisme, dans ses variantes spéculatives en particulier. Comme condition résiliente le témoin va accompagner le balayage critique lyotardien. Dans le retrait forcé du témoin « traditionnel » Lyotard récupère le bruissement d'une proto-« témoinité » et cela s'entend dès le deuxième chapitre du *Différend*.

Il faut dire un mot sur l'imagination. L'imagination n'est pas un concept employé nommément par Lyotard dans *Le Différend*. Mais elle n'est pas sans rapport avec sa lecture inlassable de la réflexion esthétique dans et par l'expérience du sublime. Dans les textes appartenant à la mouvance « différend » de son œuvre, l'imagination est expressément évoquée comme élément d'une éthique « postmoderne ». Cette analogie, par exemple, qu'il perçoit et souligne entre « le sublime tel que Kant l'analyse [et] l'affect inconscient et l'après-coup dans la pensée freudienne »⁹. Quelque chose comme une conscience rationnelle de l'irrationnel, quelque chose comme la mise en œuvre perpétuelle de l'imagination est requis pour l'activation du témoin sous ses aspects multiples afin de repérer une issue à l'aporie du silence réaliste. Et cette imagination à l'œuvre justifie le différend entre les deux types de témoins selon Primo Levi, tout en l'empêchant de croître en abîme impassible.

Lyotard se met à imaginer une subjectivité affranchie de la nécessité de voir la « réalité », du moins avec les yeux. La marque de cette imagination à l'œuvre est la métaphore, avec la force ironique que ce « transport » du sens par les mots peut receler. Un témoin à la fois avec et sans réalité surgit conceptuellement à l'aide d'un glissement métaphorique cocasse. Arpenter le fond sur lequel naît ce concept fera mieux comprendre pourquoi Lyotard a besoin de rompre de façon définitive avec l'exigence « réaliste » s'il veut conserver le bruissement faible du témoin. Revenons donc brièvement à un petit détail relevé chez Primo Levi dans ce nœud épistémologique de *Si c'est un homme* : le cas du *Muselmann**. Ce serait un cas-limite du phénomène du coup d'œil. En effet, il ne suffit pas d'observer que, dans la description par Levi de la scène où il rencontre le *Muselmann*, celui-ci n'est ni l'instigateur ni le récepteur d'aucun coup d'œil : il est l'occasion et le lieu même d'un détournement immédiat des yeux de celui qui, pourtant,

* Rappelons que dans le jargon des camps, le « musulman » désigne le détenu décharné, à bout de forces, survivant dans un état voisin de la mort. (N.d.l.R.)

le perçoit. L'on pourrait dire, ainsi, qu'il devient le non-lieu du regard ou, plutôt, le lieu du non-regard. Celui qui « a vu la Gorgone » devient lui-même, en quelque sorte, une Gorgone. Le *Muselmann* c'est le paroxysme du coup d'œil détourné. C'est un point nul du regard. Le non-lieu du *Muselmann* ne laisse aucun lieu pour le coup d'œil ni même pour son propre regard, d'où un double aveuglement.

Comment se fait-il, alors, que Levi se sait en présence d'un *Muselmann* ? Il y a une légère différence entre l'annulation préalable du coup d'œil, quand bien même eût-il été furtif, et le coup d'œil détourné — qui est aussi bien un détournement du coup d'œil. Le coup d'œil détourné retient tout de même la structure et le mouvement du coup d'œil « intégral », même si le jeteur de coup d'œil ne pose pas son regard minimal sur l'objet. Il *frôle* au lieu de *fixer* du regard. Mais n'y a-t-il pas, dans la scène où le *Muselmann* est tout de même aperçu, tout au moins un coup d'œil mental ? Et, si oui, ce serait là le sens d'un détournement du coup d'œil et l'amorce d'une « témoinité ». Un coup d'œil qui effleure l'horreur de voir ma mort future dans le regard absent de l'autre. Assez pour créer non pas une persistance rétinienne, mais une persistance psychique. Le coup d'œil, au risque de m'y perdre, jeté sur « le plus proche des lointains » : c'est ainsi que Fethi Benslama caractérise le « Musulman » pour le Juif des camps¹⁰.

Cette variante du coup d'œil positivement détourné — le coup d'œil mental — serait le corrélat imaginaire du coup d'œil qui se pose pour fuir. Le coup d'œil mental, qui voit ce qui ne peut se voir, permet une hypothèse forte, eu égard à la nature du différend entre Levi comme témoin témoignant et son témoin intégral. Cette hypothèse serait la suivante : le numéro 174 516 aurait réellement vu sa propre mort au moyen d'une série de coups d'œil mentaux consécutifs à un seul petit coup d'œil oculaire avorté. Avérée, cette hypothèse inférerait que rien de plus qu'un coup d'œil *imaginaire* a assuré le passage autorisant le *témoignage pour un autre*. La mort, tout d'un coup, d'un seul coup d'œil, est restée à sa propre place. Mais la vue de sa propre mort chez l'autre permit à Primo Levi d'être lui-même et l'autre.

Être soi-même et l'autre qui vient de voir sa propre mort est un état (une étape) dans le devenir témoin-qui-témoigne — cet autre, *si* autre, qui s'autorise comme tiers. Le fondement d'un tel paradoxe pourrait bien résider en un témoin à la fois avec et sans réalité. Lyotard met le doigt sur un tel fondement et l'introduit, dans le paragraphe 47 du *Différend*, par un tour de passe-passe sémantique dévoilant un témoin fonctionnel, quoique tout à fait déshumanisé : « Comment peut-on

subordonner la réalité du référent à l'effectuation des procédures de vérification, ou du moins aux instructions qui permettent à quiconque le souhaite d'effectuer ces procédures ? Spontanément, nous avons une idée inverse de la réalité : une chose est réelle, pensons-nous, quand elle existe ; par exemple, nous disons que la table est réelle si elle est toujours là même quand le lieu où elle se trouve est sans témoin. — Ou encore : imaginez une course de relais. La réalité serait l'objet nommé « témoin » que les coureurs de relais se transmettent. Les coureurs ne font pas exister cet objet à force de courir. De même les locuteurs ne rendent pas réel ce dont ils parlent en argumentant. L'existence ne se conclut pas. L'argument ontologique est faux. On ne peut rien dire de la réalité qui ne la présuppose.¹¹ »

En introduisant le bâton employé dans une course de relais dans le tissu de son *Différend*, Lyotard trouve le moyen de penser un témoin foncièrement, objectivement muet qui, toutefois, contribue à l'établissement d'un peu de réalité, quoique par un biais qui contourne et déjoue celle que le « réalisme » exige. Ce témoin est un nœud qui peut nouer, un enchaînement, mais il ne témoigne de *rien*.

Si, toutefois, par son imagination, un locuteur se déplaçait pour se mettre à la place du bâton-témoin, ce locuteur « deviendrait » l'objet que l'on relaie et serait donc témoin, *par procuration*, de l'établissement de la réalité du relais. Ce locuteur imaginaire serait avec et sans réalité alternativement, simultanément. La « témoinité » est une complexité qui enrichit le « partenariat » conçu par Primo Levi entre témoin intégral et témoin témoignant. Cet aspect du témoin, se profilant grâce à une boutade métaphorique, affranchit des rets de procédure jetés par la vérification discursive sur toute tentative d'approximation de la vérité concernant tout événement.

Deux passages denses tirés de deux paragraphes successifs du chapitre « Le Nom, le Référent » poursuivent la révélation du travail de l'imagination qui est la tâche du témoin. Le témoin ne sera plus tenu par la demande paralysante de produire ce qui *fut et reste* un tort indicible :

La réalité n'est pas une question de témoin absolu, mais une question de futur. Le logicien pour qui « rien n'est accidentel » exige que les sens possibles soient préinscrits (präjudiziert) dans l'objet, sinon celui-ci, qui est ce qu'il est (théorie des simples) (n° 55), pourrait être affecté après coup (nachträglich) d'un sens nouveau, comme par hasard.¹²

Ce qui est requis absolument en revanche est la contingence du futur.¹³

La nécessité de la contingence du futur est absolue dès notre acceptation, avec Wittgenstein, de la non-saturation logique des propositions descriptives. Horizon inatteignable. Mais horizon vers lequel on tend.

Des réalités insaisissables pour le réalisme discursif existent et sont réelles. Dès le début du *Différend*, Lyotard montre clairement qu'il est impossible que certains degrés de réalité soient établis et représentés. S'ils ont une chance de se fonder dans le monde de l'humain, ces degrés de réalité le feront au moyen de l'imagination créative d'un devenir témoin — cette « témoiné » qui se bégaie « *witnessness* ». Cette imagination créative est une tension sans répit entre représentation, présentation et toute autre manifestation non encore explorée, non encore tentée : l'imagination étant un tenseur entre le sentiment présent (perception) et un entendement futur (justice).

Aux deux dernières pages de ce chapitre du *Différend*, nous trouvons les passages suivants que j'extrais et offre pour une lecture d'un seul trait : « Supposez qu'un séisme ne détruise pas seulement des vies, des édifices, des objets, mais aussi les instruments qui servent à mesurer directement et indirectement les séismes. L'impossibilité de le quantifier n'interdit pas, mais inspire aux survivants l'idée d'une force tellurique très grande. Le savant dit qu'il n'en sait rien, le commun éprouve un sentiment complexe, celui que suscite la présentation négative de l'indéterminé. *Mutatis mutandis*, le silence que le crime d'Auschwitz impose à l'historien est pour le commun un signe. Les signes ne sont pas des référents auxquels s'attachent des significations validables sous le régime cognitif, ils indiquent que quelque chose qui doit pouvoir être mis en phrases ne peut pas l'être dans les idiomes admis. [...] Le silence qui entoure la phrase : *Auschwitz fut le camp de l'anéantissement* n'est pas un état d'âme, c'est le signe que quelque chose reste à phraser qui ne l'est pas, et qui n'est pas déterminé. Ce signe affecte un enchaînement de phrases. L'indétermination des sens laissés en souffrance, l'anéantissement de ce qui permettrait de les déterminer, l'ombre de la négation creusant la réalité au point de la dissiper, en un mot le tort fait aux victimes, qui les condamne au silence — c'est cela, et non un état d'âme, qui fait appel à des phrases inconnues pour enchaîner sur le nom d'Auschwitz. [...] avec Auschwitz, quelque chose de nouveau a eu lieu dans l'histoire, qui ne peut être qu'un signe et non un fait, c'est que les faits, les témoignages qui portaient la trace des *ici* et des *maintenant*, les documents qui indiquaient le sens ou les sens des faits, et les noms, enfin la possibilité des diverses sortes de phrases dont la conjonction fait la

réalité, tout cela a été détruit autant que possible. Appartient-il à l'historien de prendre en compte non le dommage seulement, mais le tort ? Non la réalité, mais la méta-réalité qu'est la destruction de la réalité ? Non le témoignage, mais ce qui reste du témoignage quand il est détruit (par le dilemme), le sentiment ? Non le litige, mais le différend ? Évidemment oui [...] Auschwitz est la plus réelle des réalités à cet égard. ¹⁴ »

La corrélation entre les instruments sismographiques détruits (« annihilés ») et le bâton de course de relais (« témoin ») est implicite : ces deux objets servent d'exemple d'un *lieu* de « témoiné » vacillant entre l'avec et le sans réalité dont l'« information » ne peut s'obtenir qu'à travers les restes de sentiment, sans doute relayés par l'imagination, chez les « sujets » qui les avaient produits mais qui en sont *maintenant* démunis. Lorsqu'ils disparaissent ou sont détruits, les « instruments », ces réceptacles de preuves empiriques sont suppléés par un sentiment fort et fort complexe. Et ce sentiment fort s'analyse, à son tour, comme *signe*.

Signe : singulière « évidence » — obvie et pièce à conviction. Sous de telles conditions, en l'absence d'évidence « scientifique », il devient tout à fait légitime de métamorphoser (traduire) tel ou tel sentiment ressenti avec certitude par un sujet. Ce « sentiment complexe [...] » que suscite la présentation négative de l'indéterminé [qui] n'est pas un état d'âme » et qui surgit depuis le silence imposé au sujet des crimes les plus monstrueux, ce sentiment-là est bel et bien le sublime kantoburkien mobilisé dans l'intérêt d'une justice. Le sublime n'est pas un état d'âme, mais un *état de l'âme*. Comment le penseur du différend pourrait-il être plus clair qu'ici à propos de réalités qui sont au-delà des moyens du réalisme ? « Auschwitz » entérine la leçon éternellement oubliée que quelque chose comme la logique temporelle de l'après-coup aura été nécessaire pour que les humains *inoublient* la *réalité* de sa réalité.

Si la « témoiné » hante déjà *Le Différend*, rien ne ressemble au pacte tacite entre le témoin « anormal » et le témoin « intégral ». Pis, rien ne pourrait sembler plus radical que l'opposition entre les deux aspects du témoin disponibles à ce stade de notre lecture. De plus, le chapitre intitulé « *Le Resultat* » scelle l'irréversibilité de la désuétude, après « Auschwitz », du témoin « traditionnel ». Après l'éreintement de l'exigence réaliste dans « Le Nom, le Référent », Lyotard s'attaque à la machine qui l'a générée pour l'héritage des Lumières : laissé en allemand, ce titre, « *Le Resultat* », prélude puissamment à la critique acerbe de la dialectique spéculative hégélienne. La conclusion d'un paragraphe vers la fin de la section sur le « Scepticisme » contient, en un

seul mot, l'aune de la froideur de l'attaque lyotardienne : « On voulait le progrès de l'esprit, on a eu sa merde ¹⁵ ».

Cependant, hors du commun, hors de la fosse commune, se lèvera, peut-être, un « commun » capable, encore, d'« un sentiment complexe ». Silence du reste humain ; éloquence d'un bâton de course de relais. Étant donné le résultat du « progrès de l'esprit », le reliquat humain pourrait en venir à envier la situation du témoin. Comment et à quelle condition cette aspiration peut-elle devenir effective ? Un terme tiers doit entrer en scène, non sans se prémunir à tout prix *contre* la réduction au mutisme du témoin « traditionnel » (*testis / terstis*). Or, « *Le Resultat* » est le seul de tous les chapitres du *Différend* où Lyotard applique cette modification formelle : au lieu de sections courtes numérotées que l'auteur nomme « paragraphes », « *Le Resultat* » présente de véritables sections portant, chacune, des titres. Est-il permis de traduire cette exception stylistique en horizon d'espérance contre la chape de désolation ? L'une de ces sections ressort comme une clé du chapitre en question. Cette section se nomme « Nous » ¹⁶.

Sur le seuil d'un tiers terme, d'un tiers aspect pour la figure du témoin, rappelons-nous la force avec laquelle Lyotard semble différer de Primo Levi quant à la perpétuation de l'usage du pronom de la première personne du pluriel. Perpétuer cet emploi, surtout sans guillemets de distanciation, cautionne tacitement la communauté que le pronom implique. Voici Lyotard, écrivant en 1983 : « Dans les camps, il n'y aurait pas eu de sujet à la première personne du pluriel. [...] Aucune phrase fléchiée à cette personne ne serait possible : nous faisons ceci, nous éprouvions cela, ils nous faisaient subir cette humiliation, nous nous débrouillions de cette manière, nous espérons que nous ne pensions pas à..., et même : chacun de nous était réduit à la solitude et au silence. ¹⁷ » Et voici Primo Levi, dans *Les Naufragés et les rescapés*, en 1986 : « [...] nous, les survivants, ne sommes pas les vrais témoins. [...] Nous, les survivants, nous sommes une minorité non seulement exiguë, mais anormale : nous sommes ceux qui, grâce à la prévarication, l'habileté ou la chance, n'ont pas touché le fond. [...] Eux sont la règle, nous l'exception. ¹⁸ » La répétition syncopée, dans ce paragraphe du livre de Primo Levi que j'ai déjà eu l'occasion de citer, prête à la formulation lyotardienne l'air (ou le son) d'une paraphrase anticipatoire ou, même, d'une parodie avant la lettre. Lyotard sait, à partir de toute l'œuvre antérieure du chimiste turinois, à quel point le survivant cautionne ce « nous » de la survivance. Mais *Le Différend* anticipe la réinsertion d'un « nous » collectif et le met en échec, le déjoue.

Lyotard affirme sans répit que « Auschwitz » fut l'effacement de toute fraternité de témoins, de tout témoin collectif réuni sous le pronom « nous ». Et maintenant, à la conclusion du « *Resultat* », à l'orée d'un chapitre où il va aborder très favorablement les types d'intersubjectivité qu'Emmanuel Levinas a imaginés, il va susurrer quelques mots au sujet d'un « nous » faiblement lié. Lyotard murmure en effet, dans une section qui porte le titre hésitant de « Tiers ? », les conditions sous lesquelles ce « nous » à maillon faible pourrait se relever du désastre. Le « petit "nous" » fait son apparition à la onzième heure. Le « petit "nous" », comme un sujet beckettien, vit aux confins de la précarité. Pourtant, le « petit "nous" » hante le début même du *Différend* : dans cette « Fiche de lecture » qui se fiche à l'avance de la tournure wittgensteinienne que prendra l'ouvrage, Lyotard trace les coordonnées du « petit "nous" » en évoquant une communauté faible et imaginaire formée par un « lecteur » et un « auteur ». L'introduction, par conséquent, du troisième aspect du témoin mérite, à nouveau, une lecture soigneuse : c'est l'introduction d'un *terstis* où se fait jour un « nous » tenu : « [Le tiers] n'est certes pas la totalisation des je, des tu et des il en jeu sous le nom d'"Auschwitz", car il est vrai que ce nom désigne l'impossibilité d'une telle totalisation. Mais il est le mouvement réfléchi de cette impossibilité, c'est-à-dire la dispersion qui vient à la connaissance de soi et se relève de l'anéantissement dans l'affirmation du néant. Le nous composé au moins de *moi* qui écris et de *toi* qui lis. ¹⁹ »

Amplifions quelque peu ce que Lyotard ne fait que murmurer. Cette totalisation impossible résulterait en un « nous » fort, fier, fraternel, à prétentions universelles. Pour que la réalité réelle d'« Auschwitz » puisse émerger des cendres, elle doit prendre l'aspect d'une expérience du sublime chez ce petit nombre (« eux sont la règle, nous l'exception », disait Levi) qui échappe par chance à l'annihilation. Cette association entre « Auschwitz » et le sublime semblera de prime abord scandaleuse, mais il faut renvoyer à ce propos à d'éloquentes pages de *Heidegger et les juifs*, autre écrit du même penseur ²⁰. Le survivant qui témoigne est comme l'art, qui, selon Lyotard, « ne dit pas l'indicible, [mais] dit qu'il ne peut pas le dire ».

Pour un « nous » moindre, faible, on doit regarder à nouveau du côté de Primo Levi qui, « avec habileté » (ce sont ses propres paroles), évita le regard de la Gorgone. Cette habileté, épaulée par quelques coups de chance et suivie par une certaine honte, s'avère être la mesure précise de l'écart entre rescapé et naufragé. Voir la face de la Gorgone est une

expérience d'irrémissible terreur. L'évitement habile entraîne le sublime ainsi que les créations esthétiques et éthiques dont cette expérience peut être le moteur. Kant a enseigné que *le sentiment — une pensée* — qu'est l'expérience du sublime arrive par jugement réflexif. S'ouvre ainsi un abîme — « l'affirmation du néant » — où un « nous » faible et provisoire peut se former.

Un abîme est ouvert entre le don de ce qui est déjà écrit et la promesse d'une lecture. L'écart, qui a pu paraître excessif, devient « exploitable » dans la récupération de l'habileté imaginative. C'est une « politique de la petite vérité »²¹. Et si Lyotard insiste sur le « moi qui écris » et le « toi qui lis » — entités constitutives d'un « nous » —, c'est que l'économie écriture-lecture qui les unifie de façon contingente et tangentielle restitue un rôle pour le témoin. Mais ce « petit "nous" » vit-il une relation analogue au pacte fragile et aléatoire entre auteur et lecteur que Lyotard semble railler dans sa « Fiche de lecture » ? Lorsque le jumelage écrivain-lecteur se forme, c'est entre deux individus distincts évoluant et demeurant dans une économie culturelle commune. Si le « petit "nous" » est bel et bien un « mouvement réfléchi », selon les termes de la description kantienne du jugement esthétique, nous arrivons à la conclusion que les deux instances du « moi qui écris » et du « toi qui lis » opèrent dans un même esprit.

Il faut rappeler la distinction fondamentale que fait Lyotard, depuis les toutes premières sections du *Différend*, entre les phrases qui s'enchaînent (que l'on pourrait nommer « l'enchaînement au quotidien des phrases ») et les *signes*. Les signes ne sont pas tout à fait des phrases. Pour des survivants, pourtant, comme nous l'avons vu dans l'exemple du séisme qui aurait détruit les instruments aptes à prouver qu'il eut lieu, des signes existent et perdurent. Peu importe si ces signes « ne savent pas », pour l'heure, comment s'enchaîner. Ils sont des phrases en puissance. « Auschwitz » est une telle phrase en puissance. « Le silence », nous l'avons lu, « qui entoure la phrase : *Auschwitz fut le camp de l'anéantissement* [...] est le signe que quelque chose reste à phraser qui ne l'est pas ». Or, voici comment Lyotard réfléchit aux possibilités d'une interprétation athée de l'assertion levinassienne selon laquelle « l'écriture n'est pas sacrificielle, mais sainte » : « [...] peut-être écrire doit-il être compris, ou plutôt présenté, autrement. Au lieu d'être la description d'une expérience, conduite par un je qui cherche le savoir de soi, l'écriture de Levinas est peut-être le témoignage de la fêlure, l'ouverture à cet autre qui dans son lecteur adresse à Levinas une demande, la responsabilité devant le messenger qu'est le lecteur.²² »

La notion associée à une « fêlure » s'introduit ici dans la conceptualisation du témoin. Cette notion, employée si différemment par Lacan, prend sa place, chez Lyotard, parmi d'autres — le passage, l'abîme, l'archipel — qui, ensemble, se prêteraient à une autre lecture du *Différend*²³. La fissure, dans le dispositif architectural, inéluctablement séparatrice de deux aires, mais éminemment franchissable, révèle le témoin mural se positionnant en tiers au-dessus d'une dualité dont les composantes l'engagent en son corps propre. Et cette position de tiers est aux antipodes de celle cherchée en vain par le témoin « traditionnel », celle d'une unité monolithique éperdument extrinsèque à l'expérience vécue. Lyotard poursuit, un peu plus loin : « L'écriture [...] est le témoin de la fêlure du je, de son aptitude à l'écoute d'un appel. L'autre, dans le lecteur, ne demande pas que le moi de l'écrivain meure, mais qu'il assume sa passibilité. »

Il est évident que le jeu de l'imagination écrivain-lecteur en tant que « témoin de la fêlure du je » témoigne de l'événement dont l'inoubli est sollicité par un « petit "nous" » — ce reste, chez « moi », d'un vieux rêve de sujet collectif. Ce témoin de la fêlure, ce témoin à la fêlure, touche et relève des deux. Sa « témoinité » est une vigilance, elle veille à ce que la fêlure ne s'élargisse pas en abîme incommensurable. La « témoinité » du témoin sait (*sent*) que la fiction et le figural contribuent de façon déterminante à la vérité *réelle* — vérité dont la présentation n'est jamais présente.

La leçon du *Différend* que Jean-François Lyotard nous lègue est ainsi.

Robert HARVEY

1. Samuel Beckett, *Têtes-mortes*, Éditions de Minuit, 1972, p. 69-77.

2. Samuel Beckett, « Lessness », *The Evergreen Review* 14, n° 80, juillet 1970, p. 35-36.

3. Primo Levi, *Si c'est un homme*, trad. Martine Schruoffenegger, Julliard, 1987 [*Se questo e un uomo* (1947), Torino, Giulio Einaudi, 1958].

4. Primo Levi, *Les Naufragés et les rescapés : Quarante ans après Auschwitz*, trad. André Maugé, Gallimard, « Arcades », 1989, p. 82 [*I sommersi e i salvati*, Torino, Giulio Einaudi, 1986, p. 64].

5. *Ibid.* Nous soulignons.

6. C'est sous le titre de *Witnessness* que j'écris actuellement un essai à partir des derniers textes de Samuel Beckett, dont « Lessness » et *Worstward ho* [*Cap au pire*].

7. Jean-François Lyotard, *Le Différend*, Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1983, § 1, p. 16.

8. *Ibid.* § 2, p. 16-17.

9. Jean-François Lyotard, *Heidegger et « les juifs »*, Éditions Galilée, coll. « Débat », 1988, p. 59. Tout le chapitre 9 de la première partie de cet ouvrage mise sur cette analogie.
10. Fethi Benslama, « La représentation et l'impossible » in Jean-Luc Nancy, éd., *L'Art et la mémoire des camps. Représenter, exterminer*, Éditions du Seuil, coll. « Le genre humain », 2001, p. 76. « Il y a du musulman dans le juif *in extremis*, ou bien encore le musulman est un juif mis en abyme ».
11. Jean-François Lyotard, *Le Différend*, op. cit., § 47, p. 56.
12. *Ibid.*, § 88, p. 86.
13. *Ibid.*, § 89, p. 87.
14. *Ibid.*, § 93, p. 91-92.
15. *Ibid.*, § 154 — Scepticisme, p. 137.
16. Jacques Derrida aborde le problème de l'usage du « nous » chez Lyotard dans « Lyotard et nous » in Dolorès Lyotard, Jean-Claude Milner, Gérald Sfez, éd., *Jean-François Lyotard. L'exercice du différend*, Presses Universitaires de France, « La Librairie du Collège International de Philosophie », 2001, p. 169-196.
17. Jean-François Lyotard, *Le Différend*, op. cit., § 155 — Nous, p. 146.
18. Primo Levi, *Les Naufragés et les rescapés*, op. cit., p. 82. Nous soulignons.
19. *Ibid.*, § 158 — Tiers ?, p. 152-153.
20. Jean-François Lyotard, *Heidegger et « les juifs »*, op. cit., p. 31, 59-61 sq.
21. *Ibid.*, p. 23.
22. Jean-François Lyotard, *Le Différend*, op. cit., « Notice Levinas 3 », p. 167 ; la phrase de Levinas est citée § 93, p. 91.
23. Lecture que j'ai tentée dans « Passages », in *Jean-François Lyotard. L'exercice du différend*, op. cit., p. 113-128.

CAHIER DE CRÉATION

ISABELLA LEARDINI

La colocataire aux pieds nus

Et si ce n'était pas le froid du soir
 qui nous pinçait les lèvres,
 mais la marche qui reprend, se renouvelle
 éveille un autre vent
 et tous ceux en qui j'ai cru ?
 Tu sais que je porte encore en moi l'envie
 de m'en aller comme s'achève un film,
 le soleil en plein visage, dans la musique qui monte,
 et de laisser à vos cantons de sable
 à vos allées de calme parfait
 toute fureur.



Petite fille je claquais les portes...
 Quand suis-je devenue la personne qui reste
 assise, qui vide les étés
 en contemplant la chambre depuis le balcon
 et n'y pénètre que pour voir
 si le dernier fantôme ne l'a pas désertée lui aussi ?
 J'ai un nouveau chien qui dort près de moi,